



LA PAGE DU CINEMA



On reçoit à la « Citadelle du silence »

Il est rare que l'allée centrale des studios de Joinville ne serve de boulevard à quelques soldats en mal de fraîcheur ou de tabac. Figurants anonymes destinés à l'attente plus qu'à la révélation des talents cachés, ils semblent être toujours les mêmes avec des visages empreints d'un fatalisme commun et des tenues martiales évoquant des époques, des régimes, des latitudes et souvent des fatalités diverses.

Ceux d'aujourd'hui sont Russes, Russes d'il y a une trentaine d'années et ils émanent d'œuvres et blâsés d'un vaste « plateau » où a été aménagée la cour de la citadelle du Silence.

Marcel L'Herbier est en train de faire répéter aux forçats — ou, du moins, les jugons-nous comme tels à première vue — une scène de révolte. Elle ne doit pas être la première, car des cadavres sont répandus sur le sol, personnages parfaitement immobiles et détendus qui saouvent davantage leur rôle à chaque répétition. Armés de fusils, de lanternes et d'un matériel de fortune, conduits par Bernard Lancret, les rebelles se ruent vers une porte. L'alerte est donnée; d'une fenêtre une mitrailleuse crépite. Dans l'embrasure, on aperçoit Annabella qui lutte avec une forme humaine; quelques secondes après elle apparaît sur un perron et, tandis qu'elle traverse la cour pour se jeter vers le groupe des prisonniers, la mitrailleuse se tait.

Comme il y a beaucoup de gens à faire manœuvrer, la mise au point est délicate. Tous ces condamnés d'occasion qui, pendant les poses successives, la vérification de l'éclairage et autres réglages, viennent de parler entre eux du petit dernier, d'un match de pan-crace ou du prochain apéritif, ont quelque peine à retrouver de but en blanc la fièvre, l'enthousiasme, la soif de liberté inscrits au programme.

Nous ne sommes pas venus au studio un jour de travail ordinaire. Bientôt, la citadelle est abandonnée et un « stage » va, s'il n'a pas été transformé en salon, Annabella et Pierre Renoir, les interprètes et les réalisateurs du film, reçoivent, serrent des mains, accordent des dédicaces. C'est, pour les uns, la course aux stylos, photos d'une main, brouillage glacé dans l'autre, et, pour une toute petite minorité... la rédaction sur un coin de table, sur un genou, une chaise, contre un mur, de phrases aimables. Annabella doit s'interrompre souvent.

Voici l'ambassadeur de Pologne qui vient la complimenter, le commandant Malincent et le commandant Cahvet, respectivement chefs des services cinématographiques de la marine et de l'armée; M. Renaitour, député; Lady Davies, à la tête de jolies anglaises toutes ravies qu'Annabella soit vedette en leur pays.



LE VIGAN

Pour expliquer à tout ce monde de quoi il retourne, parce qu'enfin la scène en cours d'exécution dévoile certains tenants et aboutissants du scénario mais n'en livre pas l'idée, on projette quelques passages antérieurement filmés.

Aux coiffures de Marguerite Piery et de Pauline Carton, personnifiant deux dames curieuses, on peut déterminer l'époque, également, aux tenues rutilantes d'Alcover et de Pierre Renoir (Stéphane Rouillon).

Annabella devenue Viana Wolowska, est une jeune fille polonaise qui accepte d'épouser Rouch, officier russe, commandant la citadelle, car elle se rappro-

che ainsi, avec l'intention de les aider, de César Birsky (Bernard Lancret) et de ses camarades défunts. Et je vous assure que ça n'a pas l'air d'aller tout seul!

Jusqu'au moment où il lui faut regarder la morose enceinte de carton, façon pierre, que les projecteurs se chargent de réchauffer, gracieuse et en apparence infatigable, Annabella signe, sourit, tente d'ouvrir une boîte de cigarettes polonaises offerte à Viana Wolowska par un Polonais cent pour cent et donne à tous le regret que le film en couleurs ne soit pas monnaie courante pour conserver à ses images le bleu tendre de ses yeux et l'or léger de sa chevelure sans apprêt.



ANNABELLA ET BERNARD LANCRET dans « La citadelle du silence »

Fedor Ozep tourne

LA DAME DE PIQUE

d'après Pouchkine

Les studios de Joinville sont en pleine activité. Tourjaneky commencent les prises de vue du *Ménage de Vias* Petrovna avec la vedette italienne Lisa Miranda. Le regrettable Signoret ayant été remplacé par Jean Worms dans *La Danseuse rouge*, on vient de reprendre le travail de douze jours. Fedor Ozep, enfin, réalise *La Dame de Pique*, d'après une œuvre de Pouchkine et resuscité d'une manière originale, le charmant XIX^e siècle.

Nous nous sommes attardés sur ce plateau qui fait la vieille Russie des tsars. Il fait toujours mal de se plonger dans un passé aimable et point trop lointain, surtout lorsque l'évocation est agréable à l'œil.

Aujourd'hui, chez un strict libraire portant favoris, habit de drap fin et si courtisé avec ses clients, pénètre une ravissante jeune fille blonde avec des yeux d'ange, une longue redingote couleur de temps, rendue bruisante par des Japans de soie.

Dans cette boutique de Saint-Petersbourg, elle vient acheter le dernier livre de Parla. Prendra-t-elle *Le Rouge et le Noir*? Hélas! ce ne sont pas des vers et elle semble y tenir depuis qu'elle a lu M. de Lamartine. Son choix va probablement se fixer sur *« Carmen »*, de Mérimée, mais voici un autre acheteur, un brillant lieutenant du génie. L'ouvrage qu'il commande est sérieux.

Tiens, pourquoi ne s'en va-t-il pas? Avec un souci évident de se faire remarquer, il vire, se promène, regarde des titres et, finalement, arrivé à la hauteur de la jeune fille, risque une impertinente petite toux...

Coupez... dit le metteur en scène.

Mon Dieu! que les temps ont changé en cent ans! Les lieutenants de Petrograd ne fréquentent plus les librairies, gantés de blanc, en tenue rutilante recouverte d'une grande cape claire, et les jeunes filles, gainées de robes simples, coiffées sans apprêts, souvent sans chapeau, sont plus faciles à approcher! Leur séduction est-elle aussi grande? Il est probable que oui. Autres temps, autres mœurs...

Ce lieutenant, Hermann, incarné par Pierre Blanchard, a une très vilaine idée derrière la tête. Joueur invétéré, bien que grand travailleur, il s'est juré de faire la connaissance d'une vieille dame, la comtesse Tomski, qui tient, dit-on, du fameux Cagliostro un secret de cartes lui ayant permis d'acquiescer une fortune considérable.

La jeune fille qui s'intéresse tellement aux vers en 1937, la gracieuse Madeleine Ozery, n'en personnellement la nièce de cette comtesse surnommée « La Dame de Pique ». Hermann veut se servir d'elle pour pénétrer chez sa tante. Voilà où nous en sommes aujourd'hui.

On sait que pour tourner un film, on procède par scènes assez courtes. L'ordre chronologique n'a rien à y voir. C'est ainsi que la semaine dernière, Marguerite Moreno (la Dame de Pique) a déjà assisté à son enterrement. Elle est morte de peur, en voyant surgir dans sa chambre, en pleine nuit, le lieutenant Hermann, venu lui extorquer son secret.

André Luguet joue le rôle du capitaine Iredsky, camarade dévoué d'Hermann... — il le prouve — mais fiancé secrètement à Lisa. Hermann ignore ce détail d'importance et les deux amis en arrivent à devenir des ennemis face à face sur le pré.

Leurs attitudes sont également belles, chacun veut céder la place à l'autre. Finalement, c'est Hermann qui l'emporte et Lisa en bécote le ciel après un petit moment de recul. Dame... c'est qu'elle a l'intention première d'Hermann à son égard! On a son amour-propre, n'est-ce pas?

Nous prévoyons pour ce film un grand succès. Il a tout ce qu'il faut pour cela: une distribution de premier ordre, un sujet qui a fait ses preuves et l'évocation d'une époque où il y avait temps pour le mariage.

Un entretien avec M. Charles Delac, président de la classe XIV à l'Exposition

Il me faut maintenant parler de l'Exposition et plus particulièrement du cinéma dans ce cadre unique, éphémère d'ailleurs, mais d'une inébranlable portée au point de vue propagande.

Mais je tenais à me documenter dans le détail. Et je suis allé voir le président de la classe XIV, M. Charles Delac, qui m'a fourni très aimablement tous les renseignements dont j'avais besoin. J'ai vu les plans du palais qui abrite, sous les piliers titulaires de la Tour-Eiffel, notre industrie du film. Deux étages, un grand hall et une salle de cinéma de 800 places, qui sera terminée le 15 juin. Cette salle, dont le principe avait été admis mais non retenu ferme, j'en ai vu également les plans. Elle sera, je le crois, très belle. Son édification, m'a dit M. Delac, représente un véritable tour de force.

Ce qui nous a intéressés, m'a dit le président de la classe XIV, c'est évidemment le manque de crédits. Au départ, nos projets étaient considérables. Mais nous avons dû, chaque jour, restreindre nos ambitions. Un film, montrant en détails comment on réalise un film — et ce, avec de grands metteurs en scènes, des vedettes, etc. — devait être mis en chantier et être prêt à temps voulu pour passer à longueur de journées dans notre palais.

Malheureusement, nous n'avons pas rencontré auprès des producteurs l'appui financier qui nous était indispensable.

Dans le grand salon de notre palais, il y a cependant un décor de studio qui mesure 10 mètres sur 8 et de très belles maquettes — comme dans tous les autres pavillons étrangers — ni plus ni moins — qui donnent une idée très précise de ce qu'est la réalisation d'un film, en débutant par la production de la pellicule vierge, pour aboutir au tirage et au développement. Des stands manquent, mais comment y remédier? J.-P. COURTISSEUR.



MADELEINE OZERY ET P. BLANCHARD



ANDRÉ LUGUET

HAROLD LLOYD prépare son nouveau film

Harold Lloyd s'est remis au travail. Telle est la nouvelle qui, comme une trainée de poudre, fit le tour des studios à Hollywood.

Et, maintenant, tout le monde attend avec impatience la première du prochain film que le célèbre amateur est en train de mettre au point. Quelle joyeuse surprise va-t-il nous faire cette année?

Car personne n'ignore la « bas », qu'Harold a décidé de renouveler complètement sa formule. Tout en continuant à donner à l'action la prépondérance sur le dialogue, il veut produire un film qui marque une date dans sa déjà longue carrière.

Harold est décidé à faire tous les sacrifices. Temps, efforts, argent, rien ne sera ménagé pour que cette produc-

tion soit la plus sensationnelle qui soit. Des travaux extraordinaires sont prévus, et si l'on s'en rapporte au scénario, on est en droit d'espérer les « gags » les plus formidables.

Imagine-t-on Harold dans le rôle d'un vieil archéologue — professeur Nimbus d'un genre nouveau — poursuivi par une guigne noire, et dont la distraction provoque les pires calamités. Explorant le Nouveau-Monde, à la recherche de l'homme préhistorique... vivant, comment ne se trouverait-il pas mêlé à des mésaventures sans nombre qui ne tarderont pas à être légendaires.

Et si notre époque s'inquiète, à tout semble triste, rassurons-nous, une vague de rire défiera bientôt sur tous les écrans.



HAROLD LLOYD

Le problème de la couleur va-t-il être résolu?

C'est de Lyon que nous est venue le cinéma, tout le monde le sait. Et c'est peut-être de Lyon que va nous venir une application nouvelle, — dont on peut dire qu'elle est d'ordre complémentaire — mais qui ne manquera pas d'apporter à l'émulsion des frères Lumière, réalisée il y a moins d'un demi-siècle, un regain d'intérêt.

Il s'agit de la couleur.

On pourrait croire que son application dans le domaine des images mouvantes est très simple. Nous voyons dans les films en couleurs — dites naturelles — qui sont encore loin de la perfection, d'autres, qui sont très agréables à regarder, mais d'un prix de revient prohibitif pour une utilisation rationnelle, à cause du prix des copies.

Et puis, la technique s'en mêle aussi — j'entends pour projeter ces films. — Certains systèmes, les plus pratiques et les moins coûteux, demandent une science considérable de la prise de vues — en fonction de la couleur à photographier, cela va de soi — et une mise au point toujours très difficile des appareils de projection. Il faut presque un objectif différent suivant la longueur du faisceau lumineux. La projection dans une salle où la distance est de 30 mètres, par exemple, s'accommodera très mal d'un objectif conçu pour 25 mètres.

Et tout à l'événement.

Mais, puisque la lumière nous est venue de Lyon — ce n'est pas un mot, car il serait affreux, — il semble bien que la tradition soit loin de se perdre et que la couleur, pour venir jusqu'à nous, ait tendance à prendre le même chemin. Bien mieux, c'est aussi un Lumière qui va nous donner de ce perfectionnement.

Je n'entrerai pas dans les détails, car je les ignore. Je puis vous signaler seulement que les difficultés de mise au point des objectifs (prise de vues et projection) sont réduites au minimum, et que le prix des copies ne subira aucune augmentation d'une part, aucune complication technique d'autre part.

C'est là un progrès énorme déjà, car cette amélioration ne coûtera pas une industrie qui a été déjà anéantie à blanc par l'adjuvant de la parole.

Et ceci me paraît être un argument de poids qui pèsera lourd dans la balance.

D'autre part, on dit couramment dans les milieux autorisés, que les couleurs réalisées par ce procédé, seraient parfaites et seraient une reproduction aussi fidèle que possible des couleurs naturelles.

Nous avons hâte de connaître cette J.-P. COURTISSEUR.

LA CARRIÈRE DE PIERRE BLANCHARD

Il y a des enfants qui savent ou qui montrent, dès l'âge de raison, ce qu'ils veulent faire dans la vie. D'autres, parvenus au service militaire, sont encore incédés et réclament l'inspiration d'autrui.

Il semble qu'une saine logique devrait balayer d'aise les parents de la première catégorie et leur faire pousser un « oui » de soulagement. Et bien, non, la règle est loin d'être générale et souvent soupçonnée souvent après l'influence que ceux-là doivent exercer sur des rejetons sans idée fixe.

Pierre Blanchard n'a pas été un incédés. Loin de là. Dès le collège, il se mit à apprécier ces représentations en famille, montées pour les distributions de récompenses et les fêtes solennelles. Il les prit si terriblement au sérieux que ses parents s'en inquièrent. En 1913, quand on habite Philippeville, où l'on a une solide réputation de négociant probe et avisé, on souhaite voir sa progéniture la maintenir et non pas monter sur les planches, travailler après neuf heures du soir, s'acquiescer avec les salimbanques!

Quelques années avant la guerre, on était encore assez soumis à la volonté paternelle ou du moins, faisait-on preuve de bon vouloir, de patience et tentait-on l'expérience désirée.

La pratique du drap ne lui réussit pas trop mal. Avec un bagout, un physique agréable, on peut arriver, n'est-ce pas, à prendre des commandes. Mais, toute l'astuce du métier n'est pas là. Il faut qu'il rapporte et, pour cela, on dit salafaire le client, c'est-à-dire lui livrer ce qu'il a commandé, ne pas lui présenter deux fois une facture payée, ne pas se tromper dans le choix de son tissu... C'est par ici que pécha le néophyte.

Comme ses erreurs étaient susceptibles de nuire gravement à la réputation des affaires paternelles, il eut la permission d'abandonner, dit moins est-on tenté de le croire, car, en juillet 1914, l'élève Pierre Blanchard de l'École d'hydrographie est admissible à son examen de sortie et se prépare à passer l'oral le jour où la guerre est déclarée.

L'étudiant devient soldat. Il fait ses classes à Toulon, est envoyé sur le front. Avant 1918, il est blessé et gasé. Quand on a passé cinq ans dans les tranchées, on a, semble-t-il, acquis le droit d'organiser sa vie à sa guise. Cette fois, Pierre Blanchard est décidé à ne pas céder et, malgré les objections des siens, commence seul la lutte pour son idéal. Il n'a pas d'argent mais de l'enthousiasme et de la volonté. Après avoir appris un rôle, il se fait inscrire pour les auditions de l'Odéon. Il reçoit une convocation et, comme il n'est pas encore démobilisé, obtient avec beaucoup de paroles et de démarches la permission nécessaire.

L'audition marche comme sur des roulettes. Voici Blanchard à l'Odéon.

Le succès ne se fit pas attendre. Il créa *L'Idiot*, *La Prisonnière*, *L'Espion*, *L'Espresso*, *Jean*, ce début de Marcel Pagnol, *Mélo*.

Et, savez-vous comment il débute au cinéma? Par une pauvre petite signification en 1922. C'était, je crois, dans *Pépé de mon cœur*...

En 15 ans, il a parcouru du chemin et il n'a cessé d'être à travers toutes ses interprétations une force redoutable dont l'actualité est plus vaillante, brisée, plus ou moins tendre ou sévère, au gré de ses personnages, nouvelle merveille.

« ITTO » ÉPISODE AUTHENTIQUE DE LA PACIFICATION DU MAROC

Itto, la fille du grand-chef Hamou est fiancée à Miloud, le fils d'un chef voisin. Les deux tribus ont décidé de s'unir contre les Français. Le jour de son mariage, Miloud est envoyé par son père à la recherche d'un médecin français pour soigner son frère et surtout ses moutons. Le docteur Darieux les guérit. Reconnaissant, le père de Miloud s'allie aux « roudis ». Hamou, furieux de cette trahison, empêche sa fille de suivre son mari. Le soir, Itto rejoint Miloud; par la force, Hamou oblige sa fille à revenir chez lui et il déclenche l'offensive contre les Français. Miloud combat parmi ceux-ci; Itto passe les lignes et le rejoint. Mais, bientôt, les Français, d'accord avec Miloud, échantent la jeune femme contre le corps d'un de leurs tués.

Itto met au monde un fils, pour fuir la colère de son père, elle revient dans les lignes françaises. Dans le même temps, M^{me} Darieux devient mère aussi. Une épidémie de diphtérie ravage la contrée. Darieux, grâce à son sérum et à son dévouement, sauve de nombreux enfants, dont celui de Itto.

Mais son stock de sérum lui est dérobé sur l'ordre de Hamou, qui croit s'approprier des munitions. Itto comprend que par cette faute des enfants vont mourir; aidée de quelques femmes, elle va chercher le sérum. Le rapporte un soir d'effroyable tourmente de neige. Des bébés lui devront la vie et, parmi eux, le fils même de Darieux.

Opposant, Hamou décide de se soumettre. Itto abandonne son mari et son enfant (elle confie celui-ci à M^{me} Darieux) et retourne auprès de son père pour l'aider à supporter l'épreuve. Tous deux sont tués par une balle maladroitement tirée. Les honneurs sont rendus au vieux chef.



SIMONE BERRIAU DANS « ITTO »

femme acceptera volontiers sa décision, car elle a fini par comprendre le bien qu'elle pourrait faire dans ces régions perdues.

Un fort beau film qui doit plaire à tous les publics — et dans l'ensemble — satisfaire les spectateurs les plus difficiles. Des passages étonnants. Les mœurs pittoresques des Cheuhs sont habilement et intelligemment représentées. La photo est admirable. De remarquables premiers plans. D'habiles mouvements de foule.

Dans l'ensemble, une grande et belle œuvre.

Les frères Isola, illusionnistes, directeurs de théâtre et de nouveau illusionnistes, grâce à la durée des temps, vont publier leurs mémoires. Ils conserveront, dans leurs documents, les engagements de Cléo de Mérode qui, en 1902, gagnait déjà 1.000 francs par soirée. Dans une distribution des Folies-Bergères, il est fait mention de la troupe Karnos, « excentriques américains », au nombre desquels figurait un jeune artiste de 14 ans, celui qui allait devenir Charlot.

J.-P. COURTISSEUR.